

François-Antoine Chevrier

Lettre Du Prince De Prusse Mourant, Au Roi Son Frere

Erlangen, 1758

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn826713335>

Druck Freier  Zugang





6348.

Rf 7839.

~~Pi-5144.~~

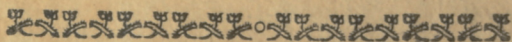
Rf 7839.

LETTRE
DU PRINCE
DE PRUSSE

MOURANT,
AU ROI SON FRERE.

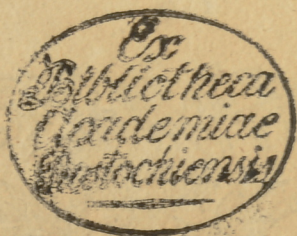


A E R L A N G.



M D C C L V I I I.

W





LETTRE
DU
PRINCE DE PRUSSE
MOURANT
AU ROI SON FRERE.

SIRE,



JE n'ai plus que vingt-
quatre heures à vivre;
les Médécins viennent de
me l'annoncer: ce n'étoit
pas la plus mauvaise nouvelle que je pûsse
recevoir. Las d'espérer & de craindre,
las de faire des vœux dont la Fortune se
joue, j'envisage avec quelque satisfaction
mon passage prochain à une nouvelle ma-
nière d'être. Son obscurité, qui est tout
ce

A 2

ce

ce que l'on en connoît, m'inspire de la confiance. Je peux gagner à l'une, & je ne peux rien perdre à l'autre supposition. Si la dissolution du composé me rend aux différens élémens, dont je ne scaurois me-connoître en moi l'emanation, j'aurai l'équivalent du néant: la perspective n'a rien de douloureux pour un homme, dont la vie fut remplie d'amertume & de chagrin. Si cette portion de moi-même, que je sens supérieure à mes infirmités, ne subit point la décomposition; s'il est en moi une Ame qui survive à mon corps, elle conservera sans doute le sentiment qui lui fut le plus cher; & je serai heureux.

Penfer & vous aimer, SIRE, l'habitude m'a rendu l'un aussi nécessaire, que l'autre l'étoit par la nature. Dans le nouvel ordre des choses, où mon Ame doit passer, elle conservera cette double action, comme partie de son essence. Le bonheur de vos Peuples, la gloire de votre Règne, votre affection pour votre Famille, seront portion de sa félicité. Je goûte déjà le commencement de cette merveilleuse révolution. Le moment qui va me mettre pour jamais hors de votre vuë, me fera rentrer dans l'honneur de vos bonnes-graces. Les
droits

droits de l'Héritier ne combattront plus dans votre cœur les droits du Frère, la Politique du Prince n'étouffera plus la tendresse Fraternelle; VOTRE MAJESTE' m'accordera tout, quand je n'aurai plus rien à prétendre. . . . J'emporte au tombeau le sentiment délicieux de ce retour. Que n'ai-je en mon pouvoir le changement de votre fortune, comme celui de votre cœur!

Laiſſés-moi, SIRE, laiſſés-moi jouir d'avance du plaifir d'être chéri de VOTRE MAJESTE'. Permettés-moi d'anticiper ſur mes Funérailles, & de me figurer que je ſuis admis dans votre Conſeil; qu'on y a du reſpect pour ma perſonne, de la confiance en ma droiture, de la déférence pour mes avis. Un mort ne ſçauroit vous allarmer ſur le partage de votre gloire. Le préjugé eſt pour vous, SIRE; & la ſupériorité de votre génie eſt trop bien établie, pour qu'on vous croie redevable à mes conſeils, des heureuſes ſuites de votre déférence pour eux.

Dans ces heures de criſe, où je tâche de ramaffer, & d'exalter toutes les facultés de mon Ame, pour une dernière opération, je ne puis, ni ne veux, deſcendre à mes griefs perſonnels. Je laiſſe à mes Fils la

A 3

trifte

triste satisfaction de vous entendre regretter de m'avoir fait justice trop tard. Je laisse à mes Frères Henri & Ferdinand, le soin de niveller la distance que vous dûtes toujours mettre, entre les Princes de votre Sang & le reste de vos Sujets. Vos Courtisans me feront justice d'eux-mêmes. Ils m'ont méprisé, ils ont osé l'afficher. Lorsque le temps les aura consolés de la dépense du Deuil, qu'il ne tient pas à moi de leur épargner, ils reconnoîtront mes droits & leurs torts. Peut-être, SIRE, je serai trop vengé par mes Fils, par mes Frères, par vos Amis. Je le prévois; c'est en vain que je souhaite de n'exister que dans le souvenir de VOTRE MAJESTÉ. Oui, SIRE, les regrets de mon Frère suffiroient pour expier à mes yeux les manquemens de mon Roi: je laisserois volontiers la postérité dans l'erreur à mon sujet.

Mais j'ai beau donner l'essor à mon imagination. La petite Fièvre qui me consume, n'allume point assés mon sang, pour jetter le trouble dans mon cerveau. Mes idées s'arrangent, elles se produisent avec ordre. J'ai la vûe assés perçante pour suivre Phaëton jusqu'au plus haut de sa course. Loïn d'être ébloüi des rayons qui
l'en-

l'environnent, je vois d'un œil fixe les progrès de son désarroi, les fausses ornieres qu'il fillonne, l'indocilité de ses Chevaux, & son propre embarras. Ce n'est qu'en cessant de raisonner, que je m'arrache au triste spectacle de sa chute, & du malheur de sa Famille.

VOTRE MAJESTÉ' dédaigna mes présages. Comme une autre Cassandre, j'ai vu la Cour & l'Armée insulter au génie qui m'inspiroit. Daignés m'entendre, SIRE, maintenant que je ne puis être soupçonné d'illusion, ou de supercherie, dans mes augures.

Fuimus Troës, fuit Ilium . . . c'en est fait SIRE, de la Puissance & de la Maison de Prusse, si vous continués de braver l'Europe entière conjurée contre vous. Je veux que vous soyés supérieur à tous les Rois qu'une vie bruyante a rendus fameux: je consens qu'avec la même destinée qu'eux, vous ayés toujours l'avantage d'être moins renommé par votre chute, que par les grands coups que vous aurés frappés avant que de succomber. Oui, c'est vous ravalier que de vous comparer aux Rois guerriers de la Suède. Vos forces sont plus grandes que celles de Gustave-Adolphe:

vous avés plus de lumieres & de prudence que Charles-Gustave, vos talens sont plus nombreux que ceux de Charles XII. Cependant votre horoscope est plus sinistre que le leur. Le premier prévint par sa mort l'inconstance de la fortune: le second mourut de chagrin sur le point d'être humilié: le dernier survêcut à sa grandeur & à sa gloire. Leur cause n'avoit point les désavantages de la vôtre. Charles XII. se défendit; vous avés attaqué. On vouloit l'affoiblir, on a droit de vous ruiner. Ses Ennemis lui demandoient de l'indulgence; vous avés besoin de celle de vos Ennemis. Il avoit à se venger; vous êtes un objet de vengeance. On craignoit la personne, on fut désarmé par sa mort; on hait la Puissance, on redoute la Maison de Prusse: leurs Ennemis ne peuvent être apaisés que par la destruction de l'une, & par l'abaissement de l'autre. Charles marchoit contre trois Souverains qui l'avoient défié; vous forcés l'Europe entière à s'armer contre vous. Les Princes sont ligués contre VOTRE MAIESTE' par justice & par intérêt: les Peuples attachent à votre perte le rétablissement de la Paix, l'honneur de la Souveraineté, le salut du Gouvernement Monarchique. L'admiration

ration que vos grandes actions inspirent, est étourdissement suivi de crainte & de douleur. On lit dans vos succès l'esclavage du genre humain, l'anéantissement des Loix, la dégradation de la Société.

Vous m'avez assés estimé, SIRE, pour ne pas contraindre ma façon de penser sur vos Apologies. Moins à présent que jamais, les sophismes peuvent m'éblouir. Toujours avant que de juger sur mon Frère & sur mon Roi, j'ai pris en considération ses intérêts, sous toutes leurs faces différentes: mon inclination me tenoit bien éloigné de le juger avec rigueur. Dans cette ressemblance avec le feu Roi, qui m'a souvent été reprochée à votre Cour, je n'ai point excepté le ressentiment contre la Maison d'Autriche, par qui ce Prince croïoit avoir été trompé. Oui, j'ai souhaité aussi ardemment que VOTRE MAIESTE', de rayer de dessus la liste des grandes Puissances celle qui pénétrait les desseins & les espérances de notre Maison, & qui étoit le plus à portée de les traverser. Il n'y a point d'Officier dans les Armées de Prusse, qui eût monté aussi gayement que moi la tranchée devant les murs de Vienne. Mais j'ai toujours pensé qu'une haine politique ne de-

voit pas être aussi impétueuse qu'une haine personnelle: qu'elle ne devoit point chercher sa satisfaction à péril égal; que la douceur ainsi que la gloire du triomphe, consistoit dans l'art de se le ménager sans risque. Voilà, SIRE, l'opinion qui mit entre vous & moi ce mur de séparation, que la mort va renverser.

J'ai aplaudi au plan général de VOTRE MAJESTÉ, lors de votre avènement au Trône. La Puissance de Prusse venue à consistance par le goût de l'épargne & du Militaire, devoit être nourrie & accrue par l'économie, portée à son période par les Armes, soutenue par l'intrigue & le manège, par une politique peu scrupuleuse. Vous étiez à vous-même votre modèle. La Hollande, la Suède & la Savoye, les seules Puissances qui se soient élevées, pour ainsi dire, à force de bras, n'avoient avec la Prusse aucune ressemblance assez suivie, pour vous fournir des exemples. Il vous fallut imaginer vos moyens d'exécution. Si j'avois moins vécu de trois ans, je n'aurois point connu que la vigueur de votre imagination vous faisant tout saisir en grand, vous manquâtes de comparer & d'assortir les pièces de détail.

Je

Je vis avec joye, & sans en être surpris, les heureux fruits de vos sçavantes opérations, durant la Guerre Pragmatique. Vous prîtes toujours votre parti à propos. Si vous ne vous étiez pas fié à la France que vous aviez trompée, toutes vos mesures auroient été justes. Vous réparâtes cette faute à force de génie & de courage: vos succès étoient dûs à votre capacité. Mais vous voulûtes paroître avec un trop grand appareil: vous vous découvrites tout entier. On connût avec le caractère, tous les ressorts de votre politique. Lors de la Paix de Dresde, la machine avoit joué tout son jeu: vous sembliés vous être condamné à la laisser dans le repos, jusqu'à ce que le temps eut fait oublier son mécanisme, ou jusqu'à ce que des circonstances amenées avec art, permissent d'attendre tout de sa force, indépendamment de la surprise.

Lors de la Paix d'Aix-la-Chapelle, qui cimentait l'union de la Silésie à la Couronne de Prusse, j'étois intimement convaincu que le rôle de Conquérant étoit absolument fini pour VOTRE MAIESTE. De là ma joye, SIRE, quand je vous vis vous donner tout entier à l'administration intérieure, & devenir le Législateur de vos Etats. De là mon
cha-

chagrin, & mes murmures, quand je vous ai vû quitter cette glorieuse carrière, pour rentrer dans celle que vous vous étiez vous-même interdite.

Lorsque VOTRE MAIESTE' entroît en Silefie, en 1740. avec une puissante Armée, pour conserver le dépôt de cette riche Province à l'Héritière de Charles VI. contre les Armes des Infans d'Espagne, & des autres Prétendans qui n'étoient pas encore déclarés, vous donniés, SIRE, un Chef-d'œuvre de la politique convenable à la Maison de Prusse. Préparé à tout événement, vous restiés en état de saisir le meilleur parti que les circonstances vous présenteroient. Vous pouviés vous approprier cette belle Province, si les Cohéritiers étoient allés puissans pour démembler la succession; & vous pouviés également vous faire un mérite de sa restitution auprès de l'Héritière, si elle avoit été en forces à vous l'arracher. Dans le second cas, la même manœuvre vous demeurait en reserve pour la première occasion: votre bonne foi avoit pour elle le préjugé du Public. Mais dans le premier cas, où la mine étoit découverte par le succès de son jeu, vous deviés renoncer à en faire désormais aucun usage: les enfans mêmes
ne

ne se laissent point prendre deux fois de fuite au même piège.

C'est là, SIRE, ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter, lors de votre première marche vers la Saxe. Il vous convenoit de demander, d'extorquer même, le passage pour vos Armées, à travers cet Electorat. Mais après vous être assuré de la neutralité du Roi Electeur, vous deviez marcher droit à l'Armée Autrichienne. Le succès étoit indubitable: vous auriez dissipé ces troupes nombreuses, qui n'étoient point encore accoutumées à se tenir ensemble: vous parcouriez la Bohême en conquérant; & l'Impératrice-Reine auroit appréhendé pour Vienne. Ce procédé ouvert & plein de noblesse, déconcertoit les intrigues de vos ennemis, faisoit bien augurer de votre bonne foi, & persuadoit à l'Europe entière que vous ne preniez les armes, que pour prévenir une Puissance qui machinoit votre perte.

Vous sçavés, SIRE, quelles impressions la conduite, que vous avés tenue, à faite. Quand on a vû le faux Ami s'ériger, de son chef, en Protecteur de son égal, se donner ensuite à lui pour maître, & peu de jours après produire hautement l'usurpation pré-
médi-

méditée de ses Etats: les Souverains & les Peuples se sont dit, *Voilà qu'il joue son ancien Jeu.* J'osai alors demander à VOTRE MAIESTE^s quels étoient ses Alliés, & lui laisser apercevoir que sa partie me sembloit mal liée, & peu sûre. Jusqu'ici l'événement n'a que trop justifié mes funestes conjectures.

La France après s'être vengée en 1744. de votre Traité particulier de 1742. auroit peut-être hazardé de vous recevoir à une nouvelle épreuve, si elle avoit entrevû quelque réforme dans vos principes. Elle avoit oublié les hauteurs du Comte de Schmettau; & un intérêt présent l'auroit peut-être portée à dissimuler le ton impérieux de vos sollicitations auprès d'elle, contre la Royauté des Romains d'un Archiduc. Tout-à coup elle vous a vû passer d'un extrême à l'autre, & sacrifier vos liaisons avec elle à une subite réconciliation avec l'Electeur de Hannovre. Elle vous a vû stipuler avec l'Angleterre des articles dont l'exécution surpassoit votre pouvoir, & dont l'avantage ne pouvoit être que momentané pour la Puissance de Prusse. En falloit-il plus, pour lui persuader que vous vous promettiez de n'être pas plus scrupuleux

leux dans cette Guerre, que dans la précédente. Il n'y a point d'exemple depuis un siècle, que la France ait été jouée impunément. Elle s'est entièrement alienée de vous: elle a commencé à vous craindre; elle s'est unie à votre Ennemi pour la défensive. Lorsque la gloire de son Roi a été intéressée à l'oppression de la Maison de Saxe, elle vous a haï: enfin les insultes que vous avés faites à son Ambassadeur, & à un autre de ses Ministres, la défaite de son Armée à Rosbach, vos railleries sur les disgraces des successeurs du Maréchal d'Etrées, ne lui permettent aucun retour vers vous: elle à la querelle publique à soutenir, & son propre honneur à venger.

VOTRE MAIESTE' pouvoit compter sur quelques Princes de l'Empire, que les liens du Sang attachent à la Maison Royale de Prusse, & sur quelques autres, dont vos Subsidés font le plus fort intérêt, ou que votre voisinage intimide. Vous comptiés encore pour quelque chose le Fanatisme des peuples, sur la Religion dominante en vos Etats... L'invasion de la Saxe, l'oppression des Etats d'Anhalt & de Mecklenbourg, l'aproche des Armées Françoises, votre indifférence trop connue sur le Culte,

ont

ont dissipé ces espérances. Vos Beaux-Frères mêmes sont entrés dans la Ligue contre vous, ils ont opiné pour votre proscription : le Corps Germanique vous a haï autant que vous pensiez en être craint ; il croit sa liberté & son bien-être attaché à la ruine de votre puissance.

La Suède éclairée sur son véritable intérêt, a pénétré son Roi, & déconcerté vos adroites menées. Elle reclame les dépouilles que votre Prédécesseur lui arracha. Le Dannemarck voit d'un œil tranquille & content la Puissance de Prusse sur le point de rentrer dans sa première médiocrité, & l'Europe disposée à recevoir ses offices pour l'établissement d'un nouvel équilibre dans le Nord.

La Pologne ne vous pardonne point, SIRE, l'achat & l'étude des *Réveries du Maréchal de Saxe*. Elle vous suppose des vûes : elle souhaite la destruction de cette Infanterie Prussienne, à laquelle le Maréchal marque ses postes dans le Royaume & le Grand Duché, elle veut voir hors d'état de nuire le Prince le plus capable de goûter, & d'exécuter le Plan de la conquête.

La Russie est persuadée que vos desseins sur elle vous inspirèrent les instances que
vous

vous fîtes à Vienne, pour substituer à un Traité de Paix solemnel une Trêve de deux ans. Elle croit que vous vouliez lier les mains à l'Impératrice Reine, pour le secours de son Alliée; qu'une guerre contre cette dernière étoit le principal objet de vos intrigues en Suède; que la Courlande est un morceau à votre bienséance; que la Prusse & la Poméranie Polonoises vous conviendroient fort, & que vous trouveriez de sa part le plus grand obstacle à cet arrondissement. Enfin elle croit avoir à votre abaissement le même intérêt que la Maison d'Autriche.

La République des Provinces-Unies n'est point encore revenue de l'ombrage qu'elle prit de votre voyage en Hollande. Elle jouit de votre embarras: elle est prévenue qu'au défaut des ennemis que vous vous êtes attirés, elle devroit pour sa sûreté, vous susciter des affaires.

Les Puissances d'Italie à l'abri du danger présent portent leurs spéculations dans l'avenir. Elles imaginent le renversement de l'Equilibre Germanique. Elles suposent votre supériorité dans cette Guerre, le transport du Sceptre Impérial dans une autre Maison; & elles envisagent avec hor-

B

reur

reur le Despotisme des Othons. Trop éloignées de vous pour fraper de concert avec vos ennemis, elles les invitent à réunir leurs forces contre VOTRE MAIESTE': elles les rassurent contre les diversions; elles s'approchent d'eux pour les soutenir, & leur ménager leur ralliement, au cas de revers.

Hannovre & l'Angleterre, voilà donc, SIRE, tous vos Alliés! Votre communauté d'intérêt avec le premier n'est point à l'épreuve. Vous l'avés vû à *Closter-Seven*. Une nouvelle Campagne du Maréchal d'Entrées, ou de quelqu'autre Général que Richelieu, peut ramener votre Allié aux mêmes termes.

L'Anglois est assés bon Géographe, pour connoître le peu de communication entre l'Oder & l'Ohio. Il s'est adossé à VOTRE MAIESTE', pour en être apuyé: il s'éloignera de vous, SIRE, aussi-tôt que vous vous apuyerés sur lui.

Toutes ces combinaisons sont pour vous, SIRE, entièrement indépendantes de la Fortune. Tirées de l'ordre & de la nature des choses, elles ne peuvent être démenties que par des miracles. Vous ne devés compter que sur vos propres forces, & elles n'ont aucune proportion avec celles
de

de vos ennemis. L'Europe est trop éclairée, les Cours ont trop l'usage des affaires, pour être mises en défaut par quelqu'un de ces coups de génie, qui dans les siècles d'ignorance bouleversoient les Etats. On vous disputera toujours le terrain pié à pié, soit en Campagne, soit dans le Cabinet. Votre profonde Politique sera réduite à de petites intrigues, aisées à démasquer, & aussi-tôt détruites que découvertes.

Qu'ont produit à VOTRE MAJESTÉ les ressorts de ce genre? Plus elle a prouvé qu'elle connoissoit les intentions de la Saxe, plus elle a rendu son invasion odieuse. On a vû que pour vous procurer ces connoissances, votre Ministre Malzhan avoit dégradé son caractère; & que par des moyens pros crits dans la Société, tout ce que vous avés découvert, est que le Roi Electeur de Saxe n'aimoit pas la Puissance de Prusse, qu'il la craignoit, & qu'il n'osoit même projeter de se défendre contr'elle. Des Pièces dérobées font contre l'accusateur qui les produit, si elles ne font pas conster du crime qu'il impute.

La corruption d'un Ministre, la trahison d'un Général, ne sçauroient être long tems cachées. Le Ministre est déposé, le Gé-

néral est rapellé; & leur faute guide le Souverain pour un meilleur choix.

La confiance qu'on inspiroit à VOTRE MAIESTE' en ces petites ressources, porte avec soi la conviction de l'insufisance de ses forces. Et en effet, SIRE, que pouvés-vous espérer à la longue, de deux cens mille Soldats, que vous appréhendés de conduire au loin, & dont vous êtes obligé de faire garder une moitié par l'autre, dans vos Camps? Je m'en promettrois plus avec cinquante mille volontaires, dont le cœur seroit autant à vous que les bras. C'est avec une pareille Armée que Gustave-Adolphe à parcouru l'Allemagne, & que Charles XII. a reculé pendant neuf ans sa catastrophe. C'est avec un pareil Corps d'élite que vous iriés de Breslau à Vienne, comme de Rosbach à Lissa. Au lieu que cette masse d'hommes rassemblés sans choix, & unis sans affection, se meut & choque toujours avec assés de lenteur, pour donner le temps à l'Ennemi qui vient à elle, de dégager l'Ennemi qui lui fait tête.

Puissai-je me tromper, SIRE. Fasse le Ciel que la fortune de vos armes soit invincible . . . Vous ferés la Paix: votre épuisement ne sera gueres moindre que celui

lui de vos Ennemis: vous vous ferés fait raison de vos allarmes: vous rentrerez triomphant dans la possession de tous vos Etats; & l'Europe aura éprouvé combien vous êtes puissant, combien vous êtes redoutable. Tant de gloire & de bonheur, que je vous souhaite avec l'ardeur la plus sincere, & que je n'ose espérer, ne fera que rendre votre perte & la ruine de notre Maison plus certaines, si vous laissés subsister le péril de vos voisins, & les préjugés du Public. . . .

Mais pourquoi VOTRE MAIESTÉ' attendroit-elle jusqu'à des temps dont l'existence est si douteuse, pour assurer sa gloire, le salut de ses Etats, le bonheur de ses Peuples! Daignés considérer, SIRE, les conditions d'une Paix, qui vous seroit dictée par les Puissances liguées contre vous, après des Victoires décisives.

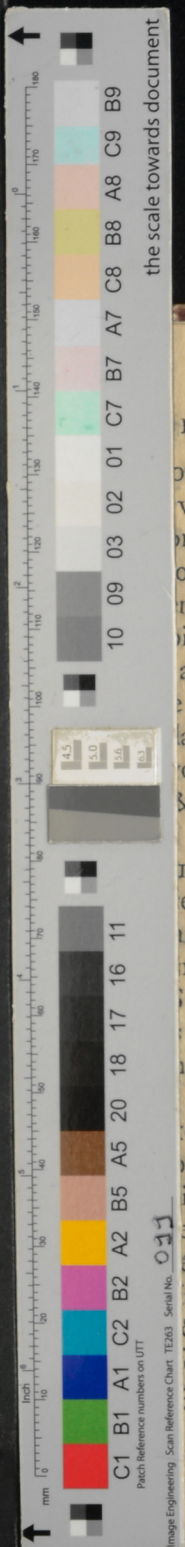
La Maison de Saxe suffit pour vous accabler par ses prétensions. Supérieur à tous vos Ennemis, vous lui dévrés des dedomagemens. Que fera-ce si elle peut avoir son recours en justice réglée? Votre chère Silésie payera-t-elle à l'Impératrice-Reine ses allarmes, ses pertes, & tant de sang répandu? L'Empire vous fera expier l'infraction

des Traités de Westphalie, par l'abandon des acquisitions qu'ils vous adjudèrent. Le Corps Germanique dépouillera votre Electorat de ses prérogatives, pour venger les Princes & Etats dont vous avés insulté les droits & privilèges. La Russie voudra-t-elle avoir contribué gratuitement au retablissement de l'Equilibre? La Suède en fera-t-elle pour les frais de ses armemens? Quelles satisfactions la France n'exigera-t-elle pas? En tort avec tous les Souverains, condamné par tous les Peuples de l'Europe, Vous n'aurez donc été supérieur aux autres hommes, que pour le malheur de vos sujets, & pour la ruine de Votre Maison!

Ah! SIRE, que je mourrois content, si je croïois que vous daignerés envisager cette hideuse perspective! Peu de jours avant la Bataille de Pultova, Charles XII. refusoit encore de traiter, ailleurs qu'à Moscou, la Paix que le Czar lui offroit; & peu de jours après il étoit fugitif en Crimée. Avant qu'un revers vous fassé trouver vos Ennemis sourds à vos propositions: avant que l'action de toutes leurs forces bien compassée, ait rendu votre perte inévitable, laissés vous fléchir par l'intérêt de votre gloire, par celui de votre Maison, par les vœux de vos Peuples, par les prières d'un Frère, qui meurt tout à Dieu & à Vous.

F I N.





the scale towards document

I)
ous vous serés fait rai-
vous rentrerés triom-
on de tous vos Etats;
ouvé combien vous
n vous êtes redou-
ire & de bonheur,
avec l'ardeur la plus
espérer, ne fera que
la ruine de notre Mai-
vous laissés subsister le
& les préjugés du Pu-

TRE MAIESTE' atten-
emps dont l'existence
assurer sa gloire, le sa-
heur de ses Peuples!
IRE, les conditions
feroit dictée par les
tre vous, après des

ne suffit pour vous ac-
ons. Supérieur à tous
i dévrés des dedoma-
si elle peut avoir son
ée? Votre chère Sile-
impératrice-Reine ses
& tant de sang répan-
era expier l'infraction
des